

BUREAUX : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le directeur du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. H. Vassal, Libraire-Boulevard, 4, Ci-devant de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 45, 7 02, 8 47, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 11, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 45, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 21, 11 35, s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 15, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 13, 12 15, 1 47, 3 27, 5 02, 6 05, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02, Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 40, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00

BOURSE DE PARIS	
DU 5 JANVIER	
3 0/0	58 20
4 1/2	81 25
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 25
Emprunt 1871	93 40
DU 6 JANVIER	
3 0/0	58 25
4 1/2	84
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 60
Emprunt 1871	93 55

ROUBAIX, 6 JANVIER 1874

BULLETIN DU JOUR

On attend, non sans impatience, des nouvelles de Madrid. Les suites de l'expulsion des Cortès ne sont point encore connues. On a appris seulement le retour aux affaires du général Serrano et de ses anciens amis, l'amiral Topete et M. Sagasta. Cela ne saurait suffire pour pressentir le dernier mot de la révolution militaire si inopinément accomplie par le général Pavia. Que sont devenus les membres influents des Cortès et M. Castelar lui-même! Des dépêches se tassaient hier, à ce sujet, et aujourd'hui, le télégraphe de Bayonne et de Madrid reste inactif d'une façon absolue. On en est donc réduit aux conjectures et à l'attente. Le seul fait bien clair pour nous, en ce moment, c'est qu'un coup d'Etat militaire vient, encore une fois, de disposer du sort de l'Espagne, non pour renverser, mais, au contraire, pour maintenir la politique de l'Exécutif contre les intransigeants et les fédéralistes.

Dans la journée de vendredi des ouvriers de l'Internationale ont essayé d'empêcher de travailler ceux des ouvriers de la fabrique de soie de Borrell (province de Barcelone) qui n'appartiennent pas à l'association. Des groupes nombreux se sont formés autour de la fabrique, une rixe éclatée et des coups de pistolet et de revolver ont été échangés. Les agents de police, accourus en armes, ont fait une décharge en l'air; les internationalistes se sont enfuis.

Dans le Nord, « les carlistes ont gagné Moriones de vitesse » dit l'Indépendance belge. Le plan de campagne combiné par le général républicain pour gagner Bilbao et ravitailler cette place, en devançant l'avant-garde royale, a complètement échoué.

Pour bien saisir l'ensemble de ces opérations, nous invitons le lecteur à jeter un coup d'œil sur la carte d'Espagne. Après l'affaire de Villaréal qui permit à Moriones d'entrer à Tolosa, ce dernier espérait pourvoir se rendre à Bilbao par terre, en évitant les carlistes; cette route était la plus courte, et deux journées de marche eussent suffi aux troupes républicaines pour faire le trajet. Malheureusement pour elles des bataillons carlistes avaient en ce temps d'occuper les positions qui entourent Tolosa et de barrer le passage aux républicains. Voyant cela, Moriones se décida à se rendre à Saint-Sébastien, où il s'embarqua pour Santander. De cette manière il tournait les carlistes, évitait toute rencontre, puisque ces derniers n'ont pas de marine, et à peine descendu à Santander, se rendait par Portugaleta à Bilbao.

Moriones avait compté sans la cavalerie de don Carlos, qui de Vergara partit en toute hâte pour assurer la route à l'infanterie carliste et couper les chemins entre Santander et Portugaleta. Doublant les étapes, le gros de l'armée royale, forte de 20,000 hommes, arriva à temps pour s'établir en avant de Bilbao, de sorte que Moriones s'est trouvé dans l'impossibilité de se rendre à Bilbao.

« En débarquant à Santander, dit l'Indépendance belge, Moriones espérait arriver à Bilbao avant les forces qui déjà, à Jorauz, lui avaient barré le chemin et avoir bon marché des bandes peu nombreuses qui gardaient la rive gauche du Nervion. Mais Elio et Don Carlos, faisant diligence, sont arrivés avant lui sur les hauteurs de Castreja, et vingt mille hommes de leurs meilleures troupes s'interposent aujourd'hui entre le général républicain et la ville qu'il voulait ravitailler. Cet insuccès, les événements de Madrid aidant, pourra coûter à Moriones son commandement. Il avait la confiance de M. Castelar. Reste à savoir s'il aura encore celle de ses successeurs. »

Les prévisions de la feuille belge se sont déjà réalisées. Moriones, n'ayant avec lui que 13,000 hommes qui, soit dit en passant, constituent le dernier noyau de l'armée républicaine; il n'a pu, on le comprend, engager la lutte avec Charles VII, et une dépêche nous apprend ce matin qu'il s'est encore une fois embarqué à Santona, à destination, dit-on, de Santander. Cet échec a valu à Moriones sa destitution, qui lui a été télégraphiée par le nouveau gouvernement de Madrid.

On ne pense pas que le général républicain essaie une résistance, un *pronunciamento*; ce n'est pas un homme politique: contrebandier, puis capitaine de louaniers, mis à la retraite sous le gouvernement d'Isabelle, la révolution de 1868 en fit un commandant de la Navarre, parce qu'en sa qualité d'ancien contrebandier il connaissait tous les défilés, toutes les passes, tous les sentiers de cette région montagneuse.

La presse anglaise se montre assez inquiète des futures conséquences du nouveau traité de commerce conclu entre le souverain de Boukhara et l'empire de Russie. Un coup d'œil jeté sur la carte d'Asie justifie dans une certaine mesure les appréhensions britanniques. En effet, au point de vue commercial, puisque, grâce au nouveau traité, les produits de provenance russe seront reçus dans la principauté de Boukhara en payant une taxe inférieure à celle que payeront, dans les mêmes conditions, les produits de provenance anglaise, la Russie détruit jusqu'à l'espérance d'une concurrence possible sur les riches marchés d'Orient.

D'autre part, au point de vue politique, l'empire de Russie pouvant, abrité sous des dehors commerciaux, s'étendre en réalité jusqu'aux portes de l'Indoustan, menace l'influence anglaise dans les possessions indiennes, séparées d'une métropole négligente et insouciant par des milliers de lieues. Viennent une nou-

velle famine semblable à celle qui désola l'Inde anglaise en ce moment, et les populations indigènes ne manqueront certainement pas d'invoquer le secours de leur puissant voisin. Aussi le *Daily News* conseille-t-il vivement au gouvernement des Indes de maintenir une attitude en rapport avec la grandeur des changements qui s'opèrent au nord de l'Afghanistan: car, suivant l'organe anglais, « c'est à une politique suivie et arrêtée de longue date, que les Anglais doivent les résultats dont ils sont les témoins. »

Lettre du Ministre des Cultes aux Evêques.

Les journaux anglais publient le texte suivant de la circulaire adressée par M. de Fourtou, Ministre des Cultes, aux Evêques français.

Paris, 26 décembre 1873.
Monsieur, quelques-uns de vos vénérables collègues examinant la situation présente à l'Europe, et jugeant les derniers événements dans leurs rapports avec l'Eglise Catholique et dans leur action sur la société contemporaine, ont publié récemment des lettres pastorales où se rencontrent des appréciations qui ne pouvaient manquer, en certains points, d'appeler l'attention du Gouvernement.

Parfois, en effet, elles sembleraient de nature à exciter au-delors des susceptibilités qu'il est toujours fâcheux d'éveiller. Les éminents prélats qui ont adressé aux fidèles de leurs diocèses les lettres dont je parle seraient, il est vrai, les premiers à regretter des conséquences absolument contraires aux intentions qui les arment.

J'en ai pour garant le patriotisme éprouvé dont l'Episcopat français a constamment offert de si éclatants et si glorieux témoignages. Néanmoins, le Gouvernement a dû s'émouvoir de ces faits. Monsieur, et il désire vivement qu'ils ne soient pas renouvelés.

Vote Grandeur n'ignore pas de quelle sympathie il environne, au milieu de leurs épreuves, l'Eglise et le Saint-Siège. Aussi comprend-il les préoccupations des consciences catholiques et les douleurs dont les évêques catholiques se font en ce moment les interprètes. Mais ces sentiments, Monsieur, peuvent s'exprimer avec toute la liberté et toute la force qui leur conviennent, sans qu'il soit nécessaire de recourir, pour les manifester, à des attaques dont pourrait s'alarmer l'autorité des gouvernements voisins.

Il y a entre les Etats des regards mutuels qui ne se peuvent oublier. Nous devons professer partout le respect des pouvoirs établis, comme nous voulons le réclamer à notre tour pour le gouvernement institué dans notre patrie par la volonté souveraine de l'Assemblée Nationale. Est-il besoin d'ajouter, Monsieur, qu'au milieu des graves conflits qui agitent aujourd'hui le monde, c'est par leur modération surtout que les Evêques augmentent la légitime influence de leur parole, et contribuent plus efficacement à cette œuvre d'apaisement et de pacification générale qui doit être l'objet de nos communs efforts.

Je me reprocherai d'insister davantage sur des considérations qui se recommandent d'elles-mêmes à la sollicitude de Votre Grandeur. J'ai d'ailleurs la certitude qu'elle ne se méprendra point sur le sentiment qui m'inspire cette lettre, dont je confie la pensée à votre prudence.
Agréez, etc. DE FOURTOU.

On lit dans l'Assemblée nationale: Depuis l'avortement des tentatives de restauration monarchique, un certain désarroi s'était mis parmi les membres de l'Extrême Droite; on sait qu'une dizaine d'entre eux se tenaient à l'écart, et paraissaient moins disposés à marcher avec la Droite sur toutes les questions. On assure que, par suite de récentes négociations, l'accord complet ne tardera pas à être établi entre tous les membres de l'Extrême-Droite, dont les 80 voix peuvent décider de la majorité.

Nos lecteurs se rappellent qu'il avait été annoncé par une agence, puis répété par divers journaux, qu'on avait trouvé une liste d'otages dans le département de Maine-et-Loire. Les feuilles d'Angers observèrent qu'on ignorait le fait dans le pays, puis elles déclaraient la nouvelle sans fondement. Aujourd'hui nous lisons, à ce sujet, dans l'Union de l'Ouest:

« La nouvelle une fois connue au lieu même où elle devait le plus fixer l'attention, a été heureusement démentie ou tout au moins rectifiée, en ce sens que Maine-et-Loire doit être remplacé, dans le récit, par Haute-Loire. Le télégraphe avait mis un nom pour l'autre. Nous voyons, du reste, qu'une enquête est ouverte à ce sujet. Il est important que l'on en fasse connaître le résultat. Car, sur l'erreur de nom, le fond du récit subsiste, et nous ne pensons pas qu'il soit beaucoup plus correct de dresser des listes d'otages dans la Haute-Loire qu'en Maine-et-Loire.

Le maire de Villedieu, en Beauce, M. Chenesau, vient d'être suspendu de ses fonctions pour deux mois par un arrêté du préfet de Loir-et-Cher lui reprochant de s'être refusé systématiquement à publier le rôle supplémentaire des patentes pour sa commune, et d'avoir provoqué des protestations contre le recouvrement de ce rôle.

Le prince Alphonse, fils de la reine Isabelle, est parti dans la soirée du 4 pour Vienne, où il va reprendre ses études au collège Marie-Thérèse.

Mgr l'évêque de Nîmes, à l'occasion de son récent et vigoureux écrit pastoral, a reçu de Genève deux cartes de visite, l'une portant MADAME HYACINTHE LOYSON, l'autre le nom de HYACINTHE LOYSON, CURÉ DE GENÈVE. Sur cette dernière carte sont écrites à la plume les lignes suivantes: « Avec notre pardon chrétien pour les grossières injures qu'il nous a prodiguées dans sa récente instruction pastorale. Les apostats s'amusent comme ils peuvent, mais leurs amusements attestent de plus en plus la profondeur de leur chute. »

(Union).

Le radicalisme recommence à s'agiter dans certains centres industriels. C'est ainsi qu'on signale une effervescence ouvrière à Autun, à Chalon-sur-Saône, à Mâcon et à Gruzot. Des dépêches ont été envoyées en ce sens au ministère de l'Intérieur, et nos correspondances particulières confirment ces nouvelles. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas ici de mécontentement causé par le chômage des ateliers, car toutes nos grandes usines métallurgiques de ces contrées sont en pleine activité, ainsi que l'on peut s'en convaincre par le compte-rendu des opérations que donnent les feuilles spéciales.

Le ministre de l'Intérieur vient d'adresser une circulaire aux préfets, les invitant à faire, dans le plus bref délai possible, un recensement général de tous les cercles ouverts dans leurs départements respectifs.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 7 JANVIER 1874

LA FIANCÉE

MAITRE D'ÉCOLE

PAR HENRI CONSCIENCE

IV

« Je pensais que son amour aveugle pour Casimir était la source de sa haine contre moi et de ma tristesse. Pour m'assurer de l'effet de cette nouvelle sur elle, je posai la lettre ouverte sur la table d'une chambre qu'elle traverse souvent, et je restai à l'extérieur, caché derrière une fenêtre, pour l'observer. Elle allait éclater en larmes, sans doute, peut-être s'évanouir, mais cette émotion pouvait exercer une influence salutaire sur sa guérison.

« Comme je me trompais ! Hélène s'approcha de la table, en effet, de ce même pas lent et sans force qui lui est devenu particulier. Elle prit la lettre, la lut, la replaça sur la table, et s'éloigna avec un léger sourire. Elle ne donna pas d'autre signe d'émotion. Elle ne dit pas un mot de cette nouvelle, et il ne s'est fait aucun changement dans son état ni dans sa manière d'être.

« Elle ne regrette même plus Casimir

Steenput; tout est mort en elle, excepté son aversion pour moi. En pourrais-je douter ? Elle a écrit son arrêt et le mien de sa propre main. Un jour que j'étais dans les appartements sombres et solitaires du château, et que je me creusais la tête pour inventer quelque chose qui pût la consoler ou la ranimer, je remarquai sur le plancher quelques petits morceaux de papier déchirés que je n'y avais pas jetés. Elle seule pouvait l'avoir fait.

« Je ramassai les morceaux de papier, et le mot mariage que je vis écrit sur l'un d'eux de la main de ma femme excita tellement ma curiosité, que je rassemblai soigneusement tous les autres petits morceaux et m'enfermai dans ma chambre pour les rapprocher. Ce que j'y lus était les paroles que j'avais dites moi-même à Hélène, et qu'elle avait gravées dans sa mémoire comme la vérité fatale sous le poids de laquelle nous devions succomber tous deux : « Un mariage sans amour est un jardin sans soleil, où les fleurs du cœur doivent mourir faute d'air. » Un mariage sans amour ! Qu'est-ce que l'absence d'amour, lorsqu'il n'est pas même permis de songer à l'indifférence ? N'est-ce pas la haine ? Et devoir vivre ainsi ! La voir dépérir sous mes yeux comme une fleur rongée par un ver mortel. Savoir que mon regard, que ma voix, que ma présence la tuent ! et ne pouvoir mourir pour la sauver, pour briser sa chaîne d'esclavage. Et l'aimer d'un amour insensé !

« Mon bon ami, si je ne t'écris plus après aujourd'hui, pense que c'est que mon sort s'accomplit avec une employable régularité, parce que j'ai perdu tout mon courage, parce qu'elle est déjà morte à mes yeux, et que cette affreuse conviction me rend indifférent à la vie et même à la fidèle amitié. Adieu.

» Ton malheureux ami, » VALENTIN STOOP »

VI

Hélène était assise dans son fauteuil sous unes hautes fenêtres du château. Quoique les rideaux fussent baissés et fermés avec soin, le salon était assez éclairé, parce que le soleil du matin tombait d'aplomb sur la fenêtre et que sa lumière traversait l'étoffe des stores.

Le chagrin et la maladie avaient rendu la pauvre Hélène presque méconnaissable. De la charmante jeune fille, brillante de jeunesse et de santé, il ne restait rien qu'une pauvre créature maigre, pâle et languissante, dont les mouvements lents et sans force devaient faire croire à une mort plus ou moins prompte, mais inévitable.

A peine voyait-on encore une vivacité malade dans ses yeux bleus, qui semblaient nager dans un cristal brillant, absolument comme des perles. On eût dit que le globe de ses yeux était devenu transparent, et que son regard fixe rayonnait des profondeurs de son cerveau.

Pendant qu'elle était ainsi immobile, son cerveau travaillait sans doute, car de temps en temps un soupir soulevait sa poitrine et elle secouait la tête avec découragement.

Un mouchoir blanc était posé sur ses genoux, et ses doigts le plaient nonchalamment, tandis que ses idées étaient ailleurs. Puis, elle le lâchait, pour recommencer un instant après, sans en avoir conscience, comme un enfant débile dont l'esprit est trop faible pour prêter pendant quelque temps son attention à une chose.

Il y avait déjà longtemps qu'elle était plongée dans ces tristes rêveries, lorsqu'elle soudain un étrange frisson parcourut ses membres.

Elle se leva comme en sursaut, tendit l'oreille et écouta avec effroi un bruit à peine perceptible.

« Sa crainte parut se confirmer, car elle se mit à trembler et leva les yeux au ciel. Une seule plainte, un seul mot, tomba de ses lèvres :

— Lui !

Elle se laissa retomber sur sa chaise, baissa profondément la tête, et fixa les yeux au sol, comme pour se soustraire à une apparition redoutée. Les portes s'ouvrirent tout doucement et un homme entra sur la pointe des pieds. Après avoir fait deux ou trois pas, il s'arrêta et regarda Hélène avec l'expression d'une profonde pitié et d'une grande tristesse. Cet homme était Valentin Stoop. Lui aussi paraissait maigre

En même temps, les préfets ont reçu l'ordre d'ouvrir une enquête sévère sur la situation de chacun de ces établissements.

Si nous devons croire les bruits qui ont circulé au sujet de cet ordre, il paraît que dans le Midi surtout, les cercles étaient peu à peu devenus des lieux de réunions publiques, fréquentés surtout, comme on le pense bien, par les gens les plus avancés du parti radical.

Le gouvernement est absolument décidé à couper le mal dans sa racine, c'est-à-dire à faire fermer les cercles transformés en clubs démagogiques.

On assure que plusieurs conseillers généraux bretons, dans les termes du rapport relatif au camp de Conlie, se proposaient d'intenter une action directe contre M. Gambetta.

Nous avons annoncé, et le fait en lui-même était exact hier, qu'en présence de la crise politique de l'Espagne, M. Abarzuza était décidé à donner sa démission d'ambassadeur à Paris.

À la suite des événements qui ont été la conséquence de la dissolution des Cortès, M. Abarzuza a ajourné sa résolution jusqu'à plus ample informé.

Le télégraphe se faisant, très involontairement sans doute, le complice des calculs aussi perfides qu'antipatriotiques d'un certain parti, a inquiété le public à propos des circonstances dans lesquelles auraient été célébrés à Rome les obsèques de M. le colonel de La Haye, attaché militaire à notre légation près S. M. le roi d'Italie.

D'après les premières informations adressées à l'Agence Havas, cette cérémonie funèbre n'avait pas pu avoir lieu à l'église de Saint-Louis des Français, à cause de la présence des officiers italiens. Aussitôt, tous les gens qui sont poursuivis par le cauchemar du cléricalisme en avaient conclu que les prêtres qui desservent notre église nationale venaient de donner une nouvelle preuve de cet esprit agressif et provoquant qu'à Berlin, en Italie et même dans quelques milieux parisiens, il est de mode aujourd'hui d'attribuer aux catholiques.

Il résulte cependant des renseignements recueillis par nous aux ressources les plus sûres, que toutes ces imputations sont de pures calomnies. Le supérieur de Saint-Louis-les-Français, Mgr de Rayneval, n'a pas un instant songé à refuser de laisser célébrer à Saint-Louis les obsèques de M. de La Haye, et c'est la veuve du colonel qui elle-même demanda que la messe eût lieu à l'église San-Marcello.

Mais il y a plus. Nous inclinons fortement à penser que cette détermination n'a été suggérée que par le désir, très louable d'ailleurs, nous nous empressons de le reconnaître, de ménager les susceptibilités de certains personnages de la cour du Quirinal. Un second télégramme a, en effet, annoncé que le service funèbre de notre attaché militaire avait été honoré de la présence du prince Humbert, suivi de plusieurs généraux et aides-de-camp du roi Victor-Emmanuel. Or, nous ne croyons pas nous tromper en supposant que l'héritier du trône d'Italie aurait peut-être hésité à rendre le dernier et touchant hommage